

main que je couvris de baisers. Elle voulut parler ; mais dès que je compris qu'elle avait l'intention de me donner des explications sur son premier mariage, je l'interrompis pour lui dire que je ne croyais avoir obtenu mon pardon que si elle consentait à ne plus jamais revenir sur ce sujet. Elle me céda enfin et nous parlâmes d'autre chose. Je ressentais cependant un certain embarras. Le ciel de notre amour ne me paraissait plus aussi pur qu'avant la malencontreuse conversation dans laquelle j'avais osé exprimer un doute sur Berthe. J'étais certain qu'elle me gardait encore rancune, et il me tardait de lui donner de nouvelles preuves de mon amour, de ma confiance sans bornes. Je parlai donc de notre mariage. Mon père venait de m'écrire qu'il séjournerait prochainement à Paris en se rendant en Italie, où il voulait passer une partie de l'hiver. Il me demandait de l'accompagner. Mon intention était de le présenter à ma fiancée dès son arrivée et d'obtenir son consentement à mon mariage.—En parlant de cela, je tenais la main de Berthe et je jouais avec ses doigts.

Madame de Belvoir aimait beaucoup les bijoux et en possédait de fort beaux. Plus d'une fois, j'avais admiré les belles bagues qu'elle avait l'habitude de porter. Ce jour-là, tout en causant et en regardant sa main, je remarquai soudain une bague que je ne lui avais pas encore vue. C'était un petit anneau des plus modestes, qui contrastait singulièrement avec ses voisines, deux bagues en brillants, de grand prix : un anneau en émail bleu, sur lequel était écrit en lettres d'or le mot SOUVENIR ; l'anneau d'une enfant, d'une toute jeune fille, nullement la bague d'une femme élégante. En déchiffrant le mot SOUVENIR, et en retournant à cet effet la main de Berthe, je vis que l'anneau en émail était attaché par une petite chaînette d'or à la belle bague de diamants.

—Qu'est-ce que cela signifie ? demandai-je fort étonné.

—Quoi ? répliqua-t-elle de l'air le plus tranquille.

—Cet anneau, avec le mot SOUVENIR.

—Vous ne le remarquez qu'aujourd'hui ? dit Berthe en souriant. Cela prouve que vous n'avez pas regardé ma main avec beaucoup d'attention. Cet anneau est toujours à mon doigt ; depuis des années, il ne me quitte jamais. Je ne l'ôterai que le jour où je le remplacerai par notre alliance.

Je lui affirmai qu'elle se trompait. J'étais sûr de n'avoir jamais vu cet anneau, et qu'il ne s'était pas trouvé à son doigt, au moins depuis le jour où j'avais eu le droit de lui baiser la main.

—Vous avez raison, continua-t-elle simplement. J'y pense en ce moment ; pendant la semaine dernière, je ne l'ai pas porté. La petite chaîne s'était détachée, et j'en ai fait faire une nouvelle. Le bijoutier ne me l'a rapportée qu'avant-hier. Il s'est amusé à nettoyer l'anneau et à le faire reluire comme s'il était neuf. Il avait perdu tout son éclat ; les lettres d'or ne brillaient plus du tout. C'est probablement pour cette raison que cette petite bague, si modeste, a échappé à votre attention.

Elle retira l'anneau de son doigt et le regarda longuement avec tendresse.

—J'aurai de la peine à m'en séparer, me dit-elle ; je m'y suis habituée. Mais, si vous le désirez, je l'ôte sur-le-champ pour ne jamais le remettre.

Je pris la petite bague qu'elle me donna, et je me mis à l'examiner avec attention. A l'intérieur, il y avait une inscription très-fine que je ne parvins à déchiffrer qu'avec peine. Je la lus à haute voix :

—E. de K., le 15 juin 1847. Puis une croix qui doit probablement signifier *mort*, —le 2 septembre 1847.

—Oui, dit-elle à voix basse en regardant fixement devant elle, oui, la croix signifie *mort*.

—Mais que signifie le tout ?

—C'est une triste histoire.

—Je vous en prie, racontez-la-moi.

—Vous me l'avez défendu.

—Je ne comprends pas.

—Ne m'avez-vous pas défendu de vous raconter comment il se fait que j'ai épousé le baron de Belvoir ?

La chose devenait de plus en plus énigmatique. Je suppliai Berthe de me dire l'histoire de la bague, et elle céda enfin à mes prières.

* *

Elle me raconta alors en termes simples et touchants qui portaient le cachet de la vérité la plus sincère, qu'étant toute jeune fille, presque encore une enfant, elle avait donné son cœur à un ami d'enfance, un parent éloigné. Edouard de Kergonec, qui, de son côté, lui avait juré amour et fidélité éternels. En la quittant pour s'embarquer, car il était officier de marine, il lui avait passé au doigt, le jour de son départ, comme anneau de fiançailles, la petite bague avec le mot SOUVENIR. Quelque temps après, elle avait appris la nouvelle de la mort d'Edouard. La douleur avait failli la tuer ; mais la force de la jeunesse l'avait emporté, elle avait survécu à son malheur. Pendant des mois entiers elle avait végété comme dans un rêve, sans volonté, sans désirs, sans espérances, indifférente à tout ce qui l'entourait. En cet état, elle avait été demandée en mariage par le baron de Belvoir, ancien ami de sa famille, qui la connaissait depuis sa naissance et qu'elle respectait comme un frère.

—Ma mère désirait ce mariage, continua-t-elle. Elle croyait toujours ma vie en danger. Elle espérait que ma tristesse céderait aux distractions dont M. de Belvoir pouvait remplir mon existence. Quant à moi, tout m'était indifférent. J'avais perdu mon bien le plus cher, le reste n'était rien. J'éprouvais une certaine satisfaction à satisfaire au vœu de ma mère, à pouvoir la tranquilliser ; et, en agissant ainsi, je ne faisais aucun sacrifice, je n'avais plus rien à perdre. Le baron de Belvoir m'avait témoigné pendant ma maladie autant de sollicitude qu'un père pour son enfant. Grâce à lui, la terrible blessure qui m'atteignit à la mort de mon premier amour ne devint pas mortelle et finit par se cicatriser. Lorsqu'à son tour il tomba malade, lui, mon sauveur, j'ai tâché de lui rendre le bien qu'il m'avait fait. J'ai veillé à son chevet, comme l'eût fait sa fille, et c'est avec une profonde douleur que j'ai vu s'éteindre la lumière de ces yeux qui n'avaient jamais cessé d'être attentifs à mon bonheur... Voilà l'histoire du petit anneau que vous tenez entre les doigts, et en même temps l'histoire de ce premier mariage que vous désirez connaître. Vous êtes le seul être vivant auquel je l'aie racontée. Ma mère elle-même ne la connaît pas entièrement. Que des étrangers croient que j'ai épousé le baron de Belvoir pour son argent, libre à eux, cela ne me touche pas. Je me sens forte et tranquille à l'idée que je n'ai rien à me reprocher et que vous-même, connaissant à présent cette douloureuse histoire, vous ne m'en ferez plus de reproches, vous ne concevrez plus de soupçons à mon égard. —Prenez cette bague qu'Edouard m'a donnée. A présent, je me sépare volontiers du plus précieux bijou de ma jeunesse, car c'est seulement depuis que je vous connais que je sais vraiment ce que c'est qu'aimer.

Elle pencha la tête sur mon épaule et je l'entendis pleurer doucement. J'étais tellement ému de ce que je venais d'apprendre, qu'il me fallut quelque temps pour retrouver la parole et exprimer ce que je ressentais. Je voulais me jeter à ses pieds pour implorer son pardon d'avoir osé le soupçonner ; elle m'en empêcha avec une douceur infinie en ajoutant :

—Que le passé soit oublié ! Je n'ai pas la force de vous en vouloir. Je vous aime de toute la force de mon âme.

Ce fut la plus belle heure du plus beau jour de ma vie. Je succombais sous le poids du bonheur : la plus belle, la plus noble, la meilleure des femmes m'aimait.

Lorsque je me levai pour partir, Berthe prit le livre qu'elle avait posé sur la table au moment où j'étais entré :

—Je viens de découvrir ce Shakespeare

dans ma bibliothèque, me dit-elle. C'est votre auteur favori, et vous le lisez tous les soirs avant de vous endormir. Je désire qu'à ce moment vous ayez entre les mains quelque chose qui me rappelle à votre souvenir. Acceptez ce livre.

C'était une magnifique édition de Shakespeare, peu commode à l'usage cependant, trop lourde pour la tenir aisément à la main, et le texte imprimé en trop fins caractères ; une œuvre de luxe, enfin, dont on aime à orner sa bibliothèque, mais dont on ne se sert pas volontiers. Son ancien propriétaire semblait en avoir jugé de même, car le livre, quoique déjà ancien, n'était pas coupé d'une manière continue et régulière. Je l'acceptai toutefois, en remerciant vivement, et, arrivé chez moi, je le mis sur ma table avec l'intention bien arrêtée de ne lire à l'avenir Shakespeare que dans l'édition que Berthe m'avait donnée.

Comme d'habitude, je passai la soirée chez madame de Belvoir. De là, je me rendis chez moi pour rêver à mon bonheur. Dans ma chambre, tout m'y invitait : il y régnait une chaleur confortable et un profond silence. Je me jetai dans un fauteuil, devant la cheminée, et je me mis à considérer la bague de Berthe, qui était une preuve irréfutable que son amour pour moi avait éteint en elle tout autre sentiment pareil. Au bout d'un certain temps, j'étendis machinalement la main pour prendre le Shakespeare. Après avoir regardé la première page ornée d'un beau portrait du poète, je voulus feuilleter le livre. Il s'ouvrit de lui-même à un endroit où se trouvait une lettre entre deux pages. L'adresse portait : *Madame la baronne de Belvoir*. L'écriture, banale et correcte, était celle d'un teneur de livres. Dans le coin gauche de l'enveloppe, j'aperçus le timbre d'une maison de commerce : *J. Baretti & Cie., bijoutiers, rue de la Paix, 87*.

Le papier était dur comme du carton, et madame de Belvoir devait s'en être servie pour couper quelques pages du livre qu'elle lisait au moment où j'étais venu l'interrompre ; la lettre, en effet, se trouvait en avant d'une partie du livre dont les pages étaient encore intactes. Je la pris dans la main sans l'ombre d'une curiosité. Elle était ouverte, et, ainsi que je pouvais m'en assurer aisément, elle n'avait pas été cachetée. Un prospectus, pensai-je en moi-même. On sait que Berthe aime les beaux bijoux, et c'est l'annonce d'une vente ou de quelque chose de semblable. J'y trouverai peut-être l'indication d'un objet qui lui ferait plaisir.—L'idée de commettre une indiscretion, de lire quelque chose qui devait m'être caché, d'ouvrir une lettre dont tout le monde n'aurait pas eu le droit de prendre connaissance, cette idée ne me vint pas un instant. Le fait que la lettre n'avait pas été cachetée excluait tout d'abord la pensée qu'elle n'avait été destinée qu'à madame de Belvoir seule. Je tirai négligemment le papier de l'enveloppe, et, avant de l'ouvrir, je me convainquis de nouveau que ce ne pouvait être une lettre, car il y avait en haut de la feuille des caractères imprimés. Un prospectus, répétai-je en moi-même. Je dépliai le papier et je lus... quelques lignes... d'abord sans bien comprendre, puis plus attentivement... enfin avec toute l'application possible de mon esprit.—Pendant une seconde, quelque chose comme un voile noir me passa devant les yeux. Ma poitrine était oppressée ; je sentais comme une contraction douloureuse du cœur ; la respiration me manquait... En ce moment, quelque chose qui ne pourrait jamais se remplacer se brisait en moi.

Benson se leva, alla à son bureau, ouvrit un tiroir, chercha parmi quelques papiers, puis revint à moi tenant à la main une enveloppe cachetée sur laquelle était écrit de sa main : *Souvenir. 13 décembre 1855*.

—Ouvrez cela, me dit-il, et lisez.

Je fis comme il m'avait dit. L'enveloppe en contenait une plus petite portant la suscription : "Madame la baronne de Belvoir," et, dans cette seconde enveloppe, se trouvait une facture ainsi conçue :

PARIS, 13 décembre 1855.

Doit

Madame la baronne de Belvoir à messieurs J. Baretti et Cie, bijoutiers, rue de la Paix, No. 87.

1 bague émail bleu 25 francs.
1 chaînette en or 12 "
Gravure d'une inscription, 2 lignes.. 6 "

Total 43 francs.

Pour acquit, 14 décembre 1855.

BARETTI et Cie.

Je levai les yeux sur Benson qui répondit à mon regard par un sourire moitié comique, moitié triste.

—Ce n'est que mensonge du commencement à la fin, dit-il. Elle avait acheté la bague la veille ; elle l'avait reçue et payée le jour même où elle me l'avait montrée. Quant à la note, elle l'avait jetée sur son fameux *bureau de travail*. Parfaitement sûre d'elle-même, ne se méfiant nullement de moi, elle n'avait pas pris la peine de cacher le papier compromettant. En m'entendant venir, elle avait voulu se donner l'air de lire dans le Shakespeare et s'était servie du premier objet venu pour couper les pages. Le hasard avait voulu que ce fût précisément celui qui devait fatalement la dévoiler à mes yeux. La touchante histoire du précieux bijou de sa jeunesse, du pauvre Edouard, du paternel Belvoir, du désespoir de la jeune fille, de sa lente guérison ; son amour pour moi, les larmes qu'elle avait versées... tout cela mensonge, mensonge ! Et moi, qui avais cru à ses inventions comme à parole d'Évangile !

Dans le premier moment de ma douleur, tout à la honte d'avoir été joué comme un enfant, je résolus de me venger. Mais je me calmai vite, plus vite que je ne l'aurais cru possible. Je me rappelai ces deux vers empreints d'une grande sagesse :

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Mon père arriva quelques jours après. Je l'accompagnai en Italie. Avant mon départ de Paris, je reçus une lettre de la belle veuve, demandant avec inquiétude pourquoi je n'étais pas retourné chez elle. Je lui dis, en quelques mots, l'exacte vérité, et je lui renvoyai la bague que je ne me croyais pas le droit de garder. Elle me répondit immédiatement, me priant de passer chez elle, qu'elle pourrait tout m'expliquer. J'eus le courage de ne pas me rendre à cette invitation ; je craignis de faiblir en sa présence, et je me trouvais suffisamment trompé comme cela.

Paris avait perdu tout charme pour moi. J'en restai éloigné durant de longues années, et durant des années aussi je n'entendis plus parler de l'ingénieuse veuve. Le fait est qu'elle avait complètement cessé de m'intéresser. Le hasard me fit rencontrer un jour un des habitués du salon de la baronne et que j'y avais connu dans le temps. Il me raconta qu'au printemps de 1856, quelques mois après mon départ, madame de Belvoir avait épousé le docteur Laval et que cette union paraissait très-heureuse. Il me parla de l'objet de mon premier amour comme d'une femme toujours belle, joyeuse d'une réputation méritée de bonté et d'esprit. Son salon était cité comme l'un des plus agréables de Paris. Le docteur, un prince de la science, adorait sa femme.

Ces nouvelles me firent plaisir. Je ne leur en veux plus, ni au docteur qui, le premier, avait cherché à m'ouvrir les yeux, ni à elle qui m'avait trompé. Et pourquoi en serait-il autrement ? On ne traverse pas la vie sans rencontrer le mensonge et la désillusion, et si madame de Belvoir et le docteur Laval n'avaient pas détruit ma foi de charbonnier dans l'humanité, quelque autre, homme ou femme, s'en serait chargé tôt ou tard à leur place ; et qui sait si, en ce cas, l'opération eût été conduite avec la même délicatesse que par madame Berthe de Belvoir et l'honorable et savant docteur Laval ?

R. L.